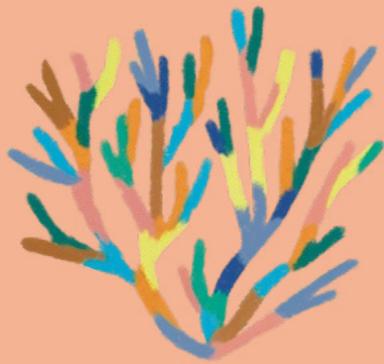


LARMES DE LA MER

L'océan, qui recouvre les trois quarts de la planète, est à la source de toute vie. Mais la surpêche et la pollution sont en train de le vider de ses ressources comestibles. Cette pression sur le plus vaste garde-manger de la planète devient insoutenable. Pour continuer de nous nourrir, l'écosystème marin a besoin de renouer avec la vie.

MOTS : PAULE MASSON - ILLUSTRATIONS : BLANCHE DARAMIR

Nous venons toutes et tous de là : de la mer. Nos larmes en témoignent, elles ont la salinité des estuaires. Notre corps a gardé cette empreinte maritime. Le sang qui le compose est pareil à l'eau de l'aber, à la fois douce et salée. « *Un tiers de notre ADN est commun avec les microalgues et le phytoplancton* », rappelle Gilles Boëuf. Et l'océanographe, professeur au Collège de France, de regretter : « *Nous sommes fondamentalement eau, sel et cellules, mais nous avons oublié notre appartenance* ».



« *nance au vivant.* » L'océan est le berceau de toute vie. Dans cette pouponnière d'une incroyable stabilité, de petites cellules ont conquis l'écosystème il y a plus de 3 500 millions d'années. L'atmosphère terrestre était alors irrespirable. Mais grâce à la photosynthèse de ces microalgues bleues, l'oxygène s'est répandu dans l'atmosphère. Aujourd'hui encore, l'océan fournit 50 % de l'oxygène de la planète. Et chaque battement de vague devrait rappeler aux sociétés humaines que sans cette respiration, elles ne seraient pas.



Ce poulmon bleu, qui recouvre les trois quarts de la surface du globe, fait naître l'eau douce, produit de l'énergie, régule le climat, abrite une diversité d'espèces foisonnantes et nous nourrit. «L'océan représente le dernier bastion sauvage capable de nourrir le milliard d'individus totalement dépendant de lui pour l'apport de protéines dans son alimentation», développe Philippe Cury, spécialiste en biologie marine, directeur de recherche à l'Institut de recherche pour le développement (IRD).

Plus de 60 % de la population mondiale habite une zone côtière. La profusion des ressources alimentaires maritimes est un facteur déterminant de sécurité alimentaire. On a longtemps cru pouvoir puiser sans compter dans ce garde-manger offert. En 1871, dans son *Grand*

Dictionnaire de cuisine, Alexandre Dumas écrivait : «On a calculé que si aucun accident n'arrêtait l'éclosion de ces œufs et si chaque cabillaud venait à sa grosseur, il ne faudrait que trois ans

TERRIBLE ODYSSÉE QUE CELLE DU CABILLAUD.

pour que la mer fût comblée et que l'on pût traverser à pied sec l'Atlantique sur le dos des cabillauds.»

Mais l'accident est arrivé. Terrible odyssée que celle du cabillaud, tellement

représentative du drame invisible qui est en train de se jouer sous l'eau. Il fait partie des espèces les plus pêchées et les plus consommées au monde. Repéré dès le XVI^e siècle dans la baie fertile de Terre-Neuve au large du Canada, ce gadidé des eaux froides fut rapidement désigné comme victime idéale. Les grandes pêcheries françaises embarquaient alors pendant des mois des centaines d'ouvriers pêcheurs bretons et normands pour prélever cette espèce à haute valeur marchande. La pêche, toujours plus intensive, a laissé place à la prédation des navires-usines dans la seconde moitié du XX^e siècle, jusqu'à la rupture. «Trois bateaux industriels ont suffi pour que le stock s'effondre», déplore Gilles Bœuf, également président d'Ethic Ocean, une ONG environnementale qui encourage les professionnels à préserver les ressources



de la mer. La biodiversité est ainsi faite que lorsqu'une espèce s'amenuise trop, d'autres, souvent invasives, impropres à la consommation, prennent la place. «La situation est extrêmement préoccupante. On a détruit en quinze ans 50 à 90 % des gros poissons pélagiques de l'océan», ajoute-t-il. Thons, espadons, requins, qui nagent en banc et en surface sont des proies faciles.

Un siècle de pêche intensive, de captures illicites, de prises accessoires massives de poissons rejetés morts en mer car sans valeur commerciale... ont suffi à briser le fragile équilibre de l'écosystème marin qui ne parvient plus à reprendre vie. 90 % des stocks de poisson sont aujourd'hui surexploités, dont 34 % à un niveau biologiquement non durable. La Méditerranée devient une mer morte, les zones tropicales se muent en désert liquide. Depuis 1950, la production mondiale de ressources halieutiques a été multipliée par quatre. Dans le même temps, la consommation est passée de 10 à 20,5 kilos par personne et par an. Le marché s'est mondialisé. On pêche toujours plus loin, toujours plus profond et désormais toujours plus petit. Dans un monde aux ressources limitées, cette pression sur le plus vaste écosystème alimentaire de la planète devient insoutenable. «Les bateaux sont devenus trop efficaces. Suréquipés d'énormes filets, capteurs, radars, sonars, GPS, moyens de conservation embarqués, ils ne laissent plus aucune chance au poisson d'en rattraper», déplore Philippe Cury. Dans ce combat inégal, au final, les perdants seront ceux qui ont brisé l'équilibre en bâtissant des sociétés aux dépens des autres formes de vie. «Quand on agresse le vivant, nous nous agressons nous-mêmes», prévient Gilles Bœuf. Pour conserver l'habitabilité de la terre, nous devons restaurer celle de la mer.

Pour l'heure, les dégâts restent encore invisibles. L'aquaculture, un des secteurs agroalimentaires qui connaît la plus forte progression ces dernières années, fournit le marché. Mais à quel prix ? Il faut en

moyenne 5 kilos de poissons sauvages pour fabriquer 1 kilo de farine et alimenter les élevages. Résultat, les «espèces fourrage», anchois, sardines, sprats, harengs, se trouvent à leur tour en situation de surpêche. «Tous les indicateurs ont viré au rouge. Il faut réagir, mettre en place des pratiques de pêche durable et une approche écosystémique des zones maritimes», suggère Philippe Cury.

L'alerte est d'autant plus urgente qu'un autre danger guette : le réchauffement climatique, qui affecte l'océan dans sa chair. La montée des eaux n'est pas le seul problème. Toute la biodiversité marine est confrontée à un phénomène qui n'a jamais connu si rapide développement. Si l'océan nous rend un grand service en piégeant le gaz carbonique qui alimente la chaudière, il le fait au prix d'une acidification des eaux, dont le pH est aujourd'hui 30 % plus important qu'il y a 250 ans. Sous l'eau, l'oxygène se raréfie.

LA MÉDITERRANÉE DEVIENT UNE MER MORTE.

Le cabillaud étouffe. Les huîtres et les moules ne parviennent plus à fabriquer leur coquille. Le corail meurt et devient inhabitable pour les milliers d'espèces qui dépérissent faute de refuge pour se protéger des prédateurs, se nourrir et se reproduire. La croissance du phytoplancton est fortement ralentie et avec lui, la base de la chaîne alimentaire est en train de céder.

Les eaux se réchauffent aussi, et pour tenter de s'adapter, l'écosystème réagit. La taille des poissons diminue. Certains changent de sexe. Chez l'épinoche par exemple, le mâle doit faire le plus joli nid possible pour attirer la femelle. Mais comme il se retrouve infesté d'hormones femelles, il ne sait plus fabriquer le cocon

de reproduction. L'huître, qui pondait à la mi-juin dans les années 1980, se reproduit désormais fin août. Pour fuir la chaleur, les poissons filent vers les pôles. On trouve aujourd'hui du maquereau en Islande, du rouget barbet et du bar dans la Manche. «Le barracuda tropical est arrivé en Méditerranée. C'est un nouveau prédateur qui bouleverse tout l'écosystème. Dans le Nord, les poissons gagnent les fonds pour aller chercher la fraîcheur. Même si l'Arctique va devenir une zone de pêche plus productive, la redistribution du vivant n'est pas un jeu à somme nulle. Ça va trop vite. On décolle vers l'inconnu», alerte Philippe Cury.

La disparition des civilisations s'ancre la plupart du temps dans une rupture de la chaîne alimentaire ; il est encore temps d'agir pour qu'elle ne soit pas provoquée par l'océan. Le plus vaste écosystème de la planète a besoin que nous changions notre relation à la diversité du vivant. Pour permettre à l'océan de renouer avec sa fertilité, il y a lieu de généraliser une pêche qui cible les espèces et s'avère non destructrice pour les habitats, les fonds marins, les pouponnières, les algues, les coraux, etc. Une autre idée fait lentement son chemin, y compris au sein des Nations unies : laisser à la mer des espaces à elle, des aires sauvages de restauration de la biodiversité, qui pourrait concerner jusqu'à 30 % de réserves marines pleinement protégées, y compris de toute intervention humaine. Espérons alors, avec William Blake, que «la route de l'excès mène au palais de la sagesse».